

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. Pour les Etats-Unis... Pour l'étranger...

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. Pour les Etats-Unis... Pour l'étranger...



L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 18 JUILLET 1907

80ème Année

L'épopée des cuirassiers.

On dit—les ennemis de l'armée peuvent seuls se faire les colporteurs de ce roman—on dit que le Midi garde rancune aux cuirassiers du rôle que les régiments de l'armée ont joué lors des tristes événements qui se sont passés à Narbonne.

On sait ce que furent les charges mémorables du 6 août 1870. La brigade Michel, 8e et 9e cuirassiers, va se briser contre des obstacles infranchissables dans l'unique rue de Morsbronn, fusillée à bout portant par l'ennemi embusqué dans les maisons, démolies, écrasées, presque anéanties.

Le passé des cuirassiers nous est un sûr garant du présent et de l'avenir. Certes, il est dans l'armée française des corps aussi glorieux; il n'en est pas qui aient porté plus haut le renom militaire de ce pays.

La mêlée fut épouvantable et le carnage affreux. Sous la mitraille ennemie, les escadrons lancés fondèrent en un clin d'œil. Mais qu'importe! ce n'est pas le moment de regarder en arrière, et les charges succèdent aux charges, plus furieuses les unes que les autres, jusqu'à ce que, de ces magnifiques régiments, tout à l'heure si imposants, il ne reste plus que quelques hommes debout, la plupart démontés et prisonniers.

Ce que furent les cuirassiers de la grande épopée? Nous avons à ce sujet un témoignage d'autant moins suspect, qu'il vient d'un homme qui fut un ennemi irréconciliable de la France. Le général de cavalerie de Bismarck, un ancêtre du fameux chancelier, a écrit dans son traité sur la tactique de l'armée: "Les cuirassiers Français ont fait époque dans l'histoire des guerres modernes; leur intrépidité a sauvé l'armée de sa perte totale à Esling, Napoléon les employait fréquemment à emporter des batteries, des retranchements et jusqu'aux redoutes les plus fortes, notamment à la bataille de la Moskowa. La gloire de cette cavalerie était si grande dans l'armée française, que "braves comme nos cuirassiers" était passé en proverbe.

Un des plus glorieux parmi les régiments de cuirassiers est précisément le 10e. On l'a vu sur tous les champs de bataille de la Révolution et de l'Empire. A Austerlitz, il prend plusieurs canons et des drapeaux; à Léna, à lui seul, il fait prisonnier un carré d'infanterie russe; à Hoff, il charge trois fois un régiment russe, qu'il finit par détruire presque jusqu'à son dernier homme.

"Toute notre armée, écrivait un officier anglais témoin de hauts faits des cuirassiers, toute notre armée est pleine d'admiration pour la brillante valeur de la cavalerie française. Trois fois ces cavaliers ont passé à travers nos lignes; presque pas un n'est revenu, car ils refusaient de se rendre. Jamais on n'a rien vu de pareil au dévouement de ces cuirassiers français. Notre cavalerie n'a pas pu tenir un seul instant contre eux. Je n'ai pu m'empêcher de dire pendant cette grande mêlée: "By God!" ces braves gens méritent bien de garder leur Bonaparte! ils se battent magnifiquement pour lui!" Et tout le monde était de mon avis.

Le 10e cuirassiers, on le voit, a une glorieuse histoire, et nous savons qu'il est fier de cette histoire. Un régiment qui a de tels parchemins, peut-il jamais, en quelque circonstance qu'il se trouve placé, neuil jamais démentir? Nous avons essayé de faire revivre, en quelques lignes, le passé magnifique des cuirassiers. On y a vu que pour autant, aux jours de gloire comme aux jours d'épreuve, ils ont su garder les vieilles traditions d'honneur, de patriotisme et de dévouement que leur ont transmises leurs devanciers. Les cuirassiers d'aujourd'hui sont les dignes héritiers de leurs anciens de Friedland, d'Esling, de Wagram, de la Moskowa, de Waterloo, de Froeschwiller et de Rezonville. Quand leur tour viendra de soutenir, le sabre à la main, leur réputation de braves, ils sauront se souvenir de la si brillante histoire de l'arme.

La toxine de la colère.

On lit dans la "Revue" que le professeur Gates, de laboratoire biologique de Washington, a reconnu et isolé une nouvelle toxine, celle de la colère. De même que les microbes pathogènes les émotions, les surexcitations engendrent des ptomaines. Les changements de mentalité,

si passagers qu'ils soient, se répètent dans tout l'organisme. Par exemple, les divers états d'âme ont des effets différents sur les conditions chimiques de la respiration. Soumis au même réactif, l'haleine de l'homme emporté se colore autrement que celle du mélancolique. Pour le prouver, M. Gates fait respirer dans un tube refroidi à la glace et où l'air exhalé des poumons se liquéfie. Le liquide reste incolore quand le sujet est calme, brun s'il est colérique, gris quand il a du chagrin, rose s'il a des remords. En opérant sur un homme remarquablement fongueux et atarrabulaire, le professeur a pu recueillir une quantité d'haleine liquéfiée assez considérable pour l'injecter à un homme et à un animal. Dans l'un et l'autre cas, l'injection a déterminé une vive irritabilité nerveuse. M. Gates en conclut que la colère possède un paroxysme, s'accompagne d'une grande dépense d'énergie vitale produit un précipité chimique capable de donner la mort à qui l'absorberait, cette ptomaine étant, d'après lui, le plus violent de tous les poisons que connaisse la science. Payons donc l'haleine des hommes emportés. Et quand on nous dit de quelq'un: "Il ne respire que la vengeance", tenons pour certain que ce malheureux va tomber asphyxié.

JOURNAL D'UN VAUDEVILLISTE.

Le prix du pain a augmenté subitement—Celui des denrées aussi. Pourquoi? Je l'ignore. J'ai demandé à ma cuisinière; elle m'a expliqué la chose, mais je n'y ai absolument rien compris; ce que j'ai à peu près saisi, c'est que, les marchands vendant leurs marchandises plus cher, elle est forcée de payer un prix plus élevé—ce qui augmente d'autant le sou du franc.

Il est fort regrettable pour les petites bourses que les marchands aient cru devoir majorer leurs tarifs; j'espère qu'ils ont pour cela des raisons sérieuses. Nous n'en sommes pas encore aux prix de famine, Dieu merci! ni même à ceux du siège. Car lorsqu'on me dit que le prix du pain augmente et celui de pommes de terre aussi, je me reporte malgré moi sur les temps terribles de l'investissement de Paris, où on aurait été bien aise de payer un pain de quatre livres même un sou de plus, et le boisseau de pommes de terre également un peu plus cher.

Le pain noir, qu'on nous vendait alors pour du pain blanc, était un diable de gâteau: l'entrain dans sa confection beaucoup plus de cailloux que de farine. Les personnes qui aiment la croûte n'avaient pas à se plaindre; pour arriver à en couper un morceau, il fallait cette fois-là un véritable courage à cran d'arrêt! Afin d'en avoir raison, je le coupais, d'habitude, avec mes doigts.

Il va sans dire que les boutangiers nous le vendaient le prix qu'ils voulaient, et nous étions encore bien heureux d'en avoir, ne fût-ce que pour le faire figurer sur nos tables. Par curiosité et pour édifier la postérité, j'en ai gardé longtemps un morceau, qui durcissait de plus en plus avec le temps; il était devenu une sorte de pavé dont on aurait facilement fait un moellon. Un jour de déménagement, il a disparu. J'avais fait la faute de dire devant un des déménageurs: "Sur tout n'oubliez pas mon ancien morceau de pain d'épice: c'est un souvenir de famille!" Le déménageur, qui savait probablement le vieux pain d'épice, a cru devoir se l'approprier; il est parvenu à le goûter—c'est une rude mâchoire de déménageur!

de côtelettes, des emblants d'omelettes et des semblants de fromages? C'est son secret—que le brave homme a emporté dans la tombe! Henri Meilhac prenait ses deux repas chez lui tous les jours. Il mangeait tant qu'il voulait, et manger à sa faim alors était déjà beaucoup.

Il ne voyait qu'une chose avec regret, c'était sa note s'augmenter d'heure en heure. Car les droits d'auteur alors étaient rares, sous le prétexte que les théâtres étaient fermés et devenus des ambulances. Mais Brébant, un brave et excellent homme, je le répète, lui avait dit: "Mon cher Meilhac, ne vous occupez pas de cela; vous me payerez quand vous travaillerez de votre état; moi je travaille du mien."

Et, à la fin du siècle, la note se montait à une somme plus que sévère. Mais il va sans dire que le premier argent que Meilhac gagna, il l'apporta à Brébant, et il put même donner un fort pourboire aux garçons, qui le regardent d'ailleurs avec reconnaissance et patriotisme.

Pour consoler, même les petites bourses, de payer le pain et les denrées un peu plus cher que d'ordinaire, je vais leur donner un aperçu des prix que l'on payait les matières alimentaires au temps dudit siège. Je retrouve cet aperçu dans mes notes historiques de l'époque.

Une vente organisée au profit des victimes de la guerre dans les salles du ministère de l'instruction publique, le 26 décembre 1870, produisit en quelques heures plus de vingt mille francs: Un dindon vivant et fut vendu deux cent cinquante francs; une poule, cinquante-trois francs; les œufs de ladite poule, cinq francs la pièce; un pied de laitue fermée comme une Romaine, quarante francs. Enfin, un fricandeau, un vrai fricandeau frais et blanc, ne fut pas trouvé cher à trente-cinq francs, non plus que la boîte de carottes pour l'accommoder à quatorze francs.

Un heureux temps pour les marchands de comestibles, comme on voit! J'avais pour voisin, en ce temps-là, Eugène Chavette, mort il y a quelques années, et qui a laissé une grosse somme à la Société des auteurs dramatiques, ce qui est joliment généreux de sa part et prouve qu'il aimait bien les vaudevillistes.

Eugène Chavette, l'auteur d'une foible d'histoires humoristiques dont bien des humoristes feraient leurs choux gras aujourd'hui, s'appelait de son vrai nom Vachette. Il était le fils du fameux restaurateur Vachette, une des gloires du quartier Latin. Le père Vachette vivait encore et tenait serrés les cordons de sa bourse. Vachette fils en était fier, pour vivre, à travailler dans les journaux et à écrire des romans ténébreux.

Pendant le siège, nous partagions, quelquefois nos repas, qui étaient plutôt maigres. Je me souviens pourtant qu'un jour il nous offrit, à M. Henri Rochefort et à moi, un dîner de gala. Ce gala avait pour raison une trouvaille faite par Chavette, qui était un fureteur. Chavette, qui s'y connaissait, avait déniché chez un épicer de Montmartre un pâté d'aïeux, un vrai pâté, payé par lui, d'ailleurs, nous dit-il, un prix dévorant. Mais l'argent, alors, avait moins de valeur qu'un saucisson. Ce pâté fut le plat de résistance du dîner, cela va sans dire, il fut même le plat d'honneur et à peu près le seul. Quand on ouvrit avec la componction qui convenait, on s'attendait naturellement à y trouver soit du gibier, soit du veau ou du jambon; on fut tout étonné d'y trouver des petites queues fines et nerveuses: c'était tout simplement un pâté de souris!

plus habitué à voir: il avait endossé l'habit noir. Tout le monde alors était plus ou moins déguisé en garde national. —Que se passe-t-il donc? demandai-je, étonné, à mon voisin. —Je suis de noces, me dit-il. —De noces! —Oui, une nocce pendant le siège, ce n'est pas banal! C'est la fille de mon éditeur qui se marie: elle brave investissement et Prussiens. Je suis son témoin et j'ai voulu me conduire en homme du monde!

—Mes compliments à tous les deux! —La seule concession que je fais au moment, c'est de garder mon képi de garde national comme couvre-chef. J'apporte aussi à la mariée mon cadeau de noces qui, je le crois, est un cadeau de grand seigneur, digne d'elle et de moi. —Et c'est? —Voyez!

Et Chavette m'ouvrit une boîte qu'il avait sous le bras et j'y vis, en effet, une chose qui n'était pas fréquente et qui était vraiment le cadeau d'un gentilhomme: Une livre de fromage de gruyère!

GUILLAUME II A LONDRES

La visite que l'empereur d'Allemagne doit faire, en novembre prochain, au roi d'Angleterre ne ressemblera pas aux dernières visites de Guillaume II à Edouard VII. Elle ne sera pas une simple visite privée, une visite de famille, la visite d'un neveu à son oncle. Elle sera la visite officielle d'un souverain à un autre souverain et sera entourée d'une pompe qui rappellera celle déployée à l'occasion du voyage à Londres de M. Loubet à la veille de la conclusion de l'entente cordiale.

L'empereur et l'impératrice arriveront à Windsor, venant de Portsmouth, le lundi 18 novembre. Le lendemain, il y aura probablement grande chasse dans les tirés de Windsor. Le mercredi ou le jeudi, Guillaume II sera reçu par la Cité de Londres. Elle lui offrira le lunch traditionnel, dans lequel il prendra la parole, en réponse au discours que lui adressera le lord-maire.

Le même samedi, un grand banquet sera donné en son honneur à Windsor, dans la salle Saint-Georges, orée des portraits des rois d'Angleterre depuis Jacques Ier et des armoiries des chevaliers de la Jarretière depuis 1350. Il y aura aussi, à Aldershot, une grande revue, la plus importante, dit-on, qui ait été passée en Angleterre depuis de nombreuses années. La période de commandement du général sir John French, qui expire en octobre, sera même prolongée, afin qu'il puisse diriger cette grande solennité militaire.

L'empereur d'Allemagne a déjà été l'hôte de la cité de Londres, il y a seize ans, peu de temps après son avènement. Au banquet qui lui fut alors offert au Guildhall, dans la salle historique où furent fêtés depuis les rois d'Italie, de Portugal, d'Espagne, de Norvège, ainsi que le président de la république française, il prononça un discours dans lequel il déclara que son but était avant tout et par-dessus tout le maintien de la paix. On ne peut pas dire même malgré la chaude atmosphère de 1905—qu'il n'ait pas littéralement tenu sa promesse. Il faut espérer qu'il la renouvellera au banquet de novembre 1907 et qu'il la tiendra pendant une nouvelle période.

Quand Vous Attrapez Froid

Prenez Toujours Quelques Doses de Per-na. Il est Dangereux de Négliger un Froid

Mr. George A. Nicholas, 75 Wellington Street, Lancaster, Tasmania (Australia), est un épicer renommé, étant dans les affaires depuis dix-huit ans. Il écrit ce qui suit: "Plusieurs fois quand j'avais un toux ou un froid, je pris Per-na avec les meilleurs résultats. Je crois que c'est un splendide remède pour de telles affections."



UNE forte proportion des maladies chroniques commencent par un froid saisi. Un froid produit la congestion de quelque organe interne. La congestion finit par devenir chronique et une maladie organique se résulte. Une maladie organique fermement établie est absolument incurable. C'est pourquoi il est dangereux de négliger un froid. On devrait toujours avoir sous la main un remède sur lequel on peut compter pour guérir promptement un froid. Il n'y a pas de remède meilleur au monde pour cela que Per-na, qui a été employé depuis bien des années. Il a été dans une multitude de ménages le remède par excellence pour les rhumes, les affections catarrhales de l'écou de l'écou, M. L. Clifford Figg, Jr., 2929 E. Marshall Street, Richmond, Va.

Beaucoup d'Allemands conti-

nueront malgré tout à considérer l'Angleterre comme le grand obstacle à cette expansion. Après comme avant, l'Allemagne restera la grande rivale commerciale de l'Angleterre, et l'Angleterre ne cessera de voir dans l'Empire allemand le concurrent qui se préparait à lui disputer au jour la suprématie des mers. L'invitation adressée par Edouard VII à Guillaume II n'en est pas moins la plus habile des passes contre le mauvais humeur que ne pouvait manquer d'évoquer en Allemagne l'accord franco-anglo-espagnol. Et s'il est inimaginable que la visite de l'empereur d'Allemagne en Angleterre, conséquence de cette invitation, aboutisse à aucune entente, il n'est cependant pas douteux qu'elle amènera entre l'Angleterre et l'Allemagne et, pas contre coup, entre l'Allemagne et la France, une détente plus ou moins longue dont il ne tiendra qu'à la France de profiter, ne serait-ce que pour se ressaisir et se fortifier.

Le laboratoire tant réclamé

par le commerce des bouchers sera définitivement installé au prix de 54,000 francs, aux Abattoirs de la Villelte. — A Mannheim. L'autre jour, on a célébré une jolie fête des fleurs. Un groupe de jeunes filles, dirigé par une maîtresse de ballet, a représenté en des danses variées les phases de la vie des roses.

La poétique commune des

Saintes-Marie-de-la-Mer a été désignée pour recevoir le poste de télégraphie sans fil qui va être installé sur la côte provençale, en communication avec l'Algérie. — M. Michel Giacobini, a découvert à Nice, ces temps-ci, dans la constellation du Lion, la troisième comète de l'année.

On prépare un sous-secrétaire

de la guerre en France plusieurs procès et des poursuites contre les fournisseurs de fourrages, indécents ou négligents. Une station navale russe dans les mers arctiques. St-Petersbourg, 17 juillet—L'amiral Douhassoff a quitté Cronstadt ce soir à 5 heures pour une croisière de six semaines dans les mers arctiques, dans le but de choisir un emplacement pour y élever une station navale.

CHOSSES ET AUTRES

— Les autobus ont fait leur apparition à Saint-Petersbourg.

— Officiel: à partir du 1er octobre, le timbre-réponse international fonctionnera en Allemagne, au prix légèrement surélevé de 25 pfennig. On n'aura qu'à l'échanger, dans le pays où l'on voudra s'en servir, contre un timbre-poste bleu indigène.

— Il existe en Angleterre, à Paddington, une école d'un genre particulier où l'on forme des ingénieurs habiles, sous la direction d'ingénieurs du G. W. Railway.

— Le chalet du Gerbier des Joncs, que les touristes craignent de voir abandonner par ses succès propriétaires, devient la propriété du département de l'Ardèche.

Un don du président Roosevelt à l'Université de Berlin.

Berlin, 17 juillet—Le président Roosevelt a fait don à l'Université de Berlin des ouvrages qu'il a publiés, sous forme de qu'il a écrits, superbes reliés et portant son autographe. Ces livres seront ajoutés à la Bibliothèque Roosevelt fondée il y a deux ans par le professeur John W. Linnam Burgess. La presse allemande en faisant mention de ce cadeau de M. Roosevelt déclare que c'est une nouvelle preuve de sympathie donnée par le président des Etats-Unis à l'Allemagne.